

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 43

Artikel: Une fabrique de poulets
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185377>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du reste; ils les ont vus maintes fois dans leurs courses en chemin de fer.

Où, vous l'avez vue, vous l'avez admirée cette délicieuse maisonnette habitée par un aiguilleur de la ligne de l'Ouest et assise au bord de la voie, non loin d'une belle forêt de sapins.

Un jardin des plus coquets, cultivé avec des soins minutieux, entoure la modeste demeure qu'enlace amoureusement de ses bras longs et flexibles la vigne du Canada, empourprée aujourd'hui des teintes de l'automne.

La légère clôture qui limite le petit domaine se tapisse, en été, de plantes grimpantes, de lizerons et de capucines, qui laissent sourire par-ci par-là, aux yeux des passants, la framboise, le cassis, la groseille rouge et autres fruits.

Eloigné de tout centre de population, l'aiguilleur vivait heureux avec sa famille dans cet asile solitaire qu'il adorait, concentrant toute son existence dans l'amour des siens, dans la culture de ses fleurs, de ses légumes et dans le consciencieux accomplissement des devoirs de son emploi.

Mais la joie et le bonheur ne devaient pas habiter longtemps, paraît-il, sous ce petit toit où règne aujourd'hui la plus grande angoisse, la plus amère douleur.

Qui donc est venu ainsi troubler la paix de ces braves gens et que s'est-il donc passé?...

Hélas! il y a quinze jours à peine, la femme de l'aiguilleur fut appelée subitement à se transporter auprès d'une parente gravement malade et habitant Genève, laissant ses deux petites filles à la garde de son mari. Vers sept heures du matin, celui-ci songea à apprêter le déjeuner que réclamaient les enfants depuis longtemps éveillés. Chose fatale, il ne trouva point de lait dans le pot bariolé placé sur le dressoir de sapin; la mère était partie sans traire sa belle chèvre blanche, qui ne se laisse toucher le pis que par elle.

En général, la chèvre aime d'une affection qu'on pourrait presque appeler intelligente, la pauvre femme qui la nourrit et dont elle est souvent l'unique bien; il n'est pas rare de la voir allaiter l'enfant au berceau, accourir à ses cris et lui tendre sa mamelle avec une sollicitude toute maternelle. Mais, en consentant à vivre parmi nous, la chèvre n'a pas entièrement abdiqué sa nature première; elle a conservé son goût pour l'indépendance; elle est l'hôte de l'homme, jamais son esclave. Docile aux caresses et aux bons traitements, elle n'accorde rien à la force.

Aussi ce fut en vain que l'aiguilleur chercha à lui tirer une goutte de lait pour le repas de la famille. L'animal se montra revêche, entêté et protesta énergiquement des pieds, des cornes et de la queue. Après avoir essuyé maintes ruades, après avoir usé de tous les moyens conciliants, de tout ce que la douceur et les bons procédés peuvent avoir d'influence sur une chèvre, l'idée d'une dernière tentative lui vint à l'esprit, celle de prendre des vêtements de femme. Il saisit au hasard et sans

s'inquiéter de l'harmonie des couleurs, une jupe jaune à grands ramages, un mantelet bleu et un bonnet à dentelles, dont il s'attiffa à la hâte, espérant que, trompée par ce subterfuge, la bête serait plus traitable; mais au moment où il s'apprêtait à la traire, un coup de sifflet se fit entendre et le brave homme, pris à l'improviste, courut à son poste.

La locomotive file à toute vapeur, le chef de train remarque avec étonnement que le service est fait par une femme et en prend note sur son calepin.

Le contrôleur reste stupéfait à la vue de l'être fantastique qui tient en mains le levier de l'aiguille; il n'en croit pas ses yeux.

Le lendemain, une plainte est portée contre le pauvre employé, suspendu de ses fonctions jusqu'à l'entier éclaircissement des faits, sur lesquels une enquête s'instruit. Ce malheureux, qui croit qu'un aveu le privera, lui et sa famille, de tout moyen d'existence, à l'entrée de l'hiver, demeure dans un mutisme complet. Sa femme déclare qu'elle ignore ce qui s'est passé, crainte de compromettre son mari, tout en le couvrant de ridicule.

Le chef de train maintient sa déposition, tandis que le contrôleur ne peut rien affirmer, tant cette apparition bizarre laisse de doutes dans son esprit.

« Si c'est une femme, dit le chauffeur, c'est une femme à barbe, j'ai vu sa moustache. »

Telle est la situation.

Espérons que le jour se fera sur toute cette affaire, peu grave en soi, et que l'administration des chemins de fer reconnaîtra l'innocence de son employé, dont elle ne voudra certainement pas briser la carrière pour les caprices d'une chèvre qui n'a pas la conscience de ses actes, ni du mal incalculable qui pourrait en résulter.

L. M.

Une fabrique de poulets

Il s'est créé dernièrement, dans les environs de Marseille, une nouvelle industrie encore peu connue, mais qui a déjà acquis une importance considérable. C'est la production de poulets pratiquée au moyen de l'incubation artificielle.

L'idée de se passer de couveuses naturelles pour faire éclore les œufs n'est certainement pas nouvelle, car les Chinois et les Egyptiens l'exploitaient depuis des milliers d'années; mais il a été encore impossible de l'implanter dans nos contrées d'une manière sérieuse et de l'exploiter en grand, malgré les nombreux essais tentés à diverses époques. Chaque procédé péchait par un point capital; il y avait tantôt manque de chaleur, tantôt trop ou trop peu d'humidité, ou bien encore une aération incomplète.

Il ne s'agissait donc rien moins que de trouver le degré précis de chauffage, d'humidité, d'aération où le couvoir artificiel serait dans le cas non seulement de remplacer la couveuse naturelle, mais de la suppléer avantageusement.

Eh bien, ce degré de chaleur humide si vainement cherché jusqu'à lui, M. Vary a fini par le découvrir, et il en a tiré tel parti dans la construction de ses appareils, que, sur mille œufs pris dans les conditions ordinaires, il produit régulièrement de huit à neuf cents poulets en moyenne. Encore les manquants doivent-ils être exclusivement attribués à un vice quelconque des œufs et nullement à un défaut du système.

La partie essentielle de l'ingénieux établissement de M. Vary, que les habitants de l'endroit appellent la *fabrique de poulets*, est le four où s'opère l'incubation. Ce four est au premier étage, de forme sphérique, à moitié creusé dans le roc et recouvert par un énorme remblai qui le met à l'abri des variations atmosphériques. Il est traversé dans toute sa hauteur par une colonne en cuivre remplie d'eau constamment maintenue à un certain degré de chaleur. Tout autour sont des tablettes étagées l'une sur l'autre. C'est là que les œufs sont déposés en assez grand nombre pour former actuellement un total de sept mille. Mais, chose à remarquer, tous ces œufs, sur quelque tablette et sur quelque rang qu'ils soient placés, reçoivent le même degré de chaleur et d'humidité, grâce au système de chauffage et d'aération adopté par l'inventeur.

Au bout de vingt-et-un jours, ce qui est juste la durée de l'incubation naturelle, l'éclosion se produit et chaque poussin rompt sa coque. Au fur et à mesure qu'il paraît, on le descend de sa tablette et on le place sur le plancher du four, où il passe quelques heures à se sécher.

Puis, on le transporte dans des salles contiguës chauffées par des calorifères. Trois des côtés de ces salles sont pourvus de grands tuyaux plats où la chaleur circule sans cesse et qui sont établis à des hauteurs variables, afin que chaque poussin, quelle que soit sa taille, puisse, après quelques leçons, aller s'y réchauffer comme sous une mère véritable. Ces tuyaux sont également en cuivre et recouverts de peaux d'agneau ou de mouton.

Enfin, quand les jeunes poulets ont acquis un certain développement et n'ont plus besoin des soins minutieux du premier âge, on les parque, selon leur âge, dans une des salles du rez-de-chaussée, et, toutes les fois que le temps le permet, on leur donne la clef des champs, le grand air et la liberté étant reconnus indispensables pour le maintien de leur santé et le plein épanouissement de leurs qualités nutritives.

M. Vary dispose de cent mille mètres de terrain boisé, parfaitement délimité par les crêtes des collines qui l'environnent, et ses volailles peuvent y vaguer à l'aise, sans qu'aucun voisin ait à se plaindre de leur dévastation.

Son four se prête en outre à toutes les incubations depuis le serin jusqu'aux volatiles les plus gros. Aussi peut-on s'approvisionner auprès de lui de pigeons, de canards, de pintades, de dindes, etc. Il songe même en ce moment à faire couvrir des œufs d'autruche pour le Jardin zoologique.

Tel est, en résumé, le procédé qui y est employé et qui diffère de tous ceux en usage jusqu'à ce jour, et cela tient surtout à ce que seul, M. Vary est parvenu à trouver le degré de chaleur le plus convenable et le degré d'humidité qu'il faut pour remplacer la transpiration de la couveuse naturelle et empêcher ainsi la trop grande déperdition des substances destinées à nourrir le fœtus.

Le voisin.

Parmi beaucoup d'autres fléaux qui affligent les petites villes, le plus dangereux et le plus inévitable est, sans contredit, le voisin. Le voisin est là un espion de bonne volonté qui fait la police pour son propre compte; il faut qu'il soit votre complice ou votre ennemi. Sa grande, son unique affaire n'est point de veiller à ses propres actions, mais de surveiller les vôtres. La maison que vous habitez est une forteresse en état de siège dont il cherche à connaître l'intérieur, un spectacle auquel il n'est point invité et qu'il essaie à voir par-dessus le rideau. Qu'un étranger frappe à votre porte, que la lumière brille moins tard que de coutume à travers vos vitres, que votre voix se fasse entendre plus élevée: ce sont tout autant de problèmes posés à sa curiosité et malheur s'il ne peut les résoudre! car tout ce qu'il ne comprend pas est expliqué à votre désavantage. Du reste prudent et politique, le voisin de petite ville vivra toujours avec vous dans les meilleurs termes: sa batterie de cuisine et son journal seront à votre disposition; il vous fera goûter aux primeurs de son jardin, vous fournira des recettes pour les confitures ou pour les rhumatismes, et viendra aider à vous coudre dans votre suaire.

C'est un ennemi intime qui vous rend mille petits services en attendant qu'il en sache assez pour vous faire pendre...

Emile SOUVESTRE.

Boutique ou poésie.

Je n'ai jamais aimé, pour ma part, ces poètes
Qui, sur leurs *lyres d'or* à gémir toujours prêtes,
Vagissant leurs chagrins ou bêlant leurs amours,
Exhibent leurs tourments comme des montreurs d'ours,

.....

Et savent, pour tenter l'appétit du lecteur,
En vers alexandrins accommoder leur cœur!
Je n'ai jamais aimé ces souffrances postiches
Et ces pleurs cadencés qu'on verse en hémistiches;
Ces sanglots à césure et ces soupirs rimés,
Sur du papier vélin avec luxe imprimés;
Ce désespoir broché qu'un éditeur brocante
Et qui, chez Charpentier, se vent trois francs cinquante;
Ce deuil qui, pour tout dire, au sortir du cerveau
Prend couverture jaune et forme in-octavo!
Eh! quoi, tirer son âme à deux mille exemplaires
Et l'étaler sans honte aux vitres des libraires,
Ficeler en ballots et dans les wagons lourds
Jeter ses rêves d'or et ses fraîches amours!
Tout ce qu'on a senti d'émotions exquises
L'empiler au roulage avec les marchandises!...
Tenez, la courtisane a bien plus de pudeur,
Elle vend sa beauté, mais ne vend pas son cœur!

Louis HÉBERT.

On a maintes fois cité des exemples de réclames industrielles publiées par les journaux américains, et dans lesquelles le comique le dispute à l'exagération.

L'industrie parisienne n'en fait guère moins, mais elle sait donner à la réclame un attrait, une tournure toute particulière dont le *Nouveau-Monde* ne